

## PANTOUM POUR YVONNE DE B\*\*\*

## LA VEILLE DE SON MARIAGE

Mes yeux pleurent, ma lèvre rit :  
Quel émoi soudain me pénètre,  
Au seuil de l'avenir fleuri  
Qui lève son voile à mon être ?

Quel émoi soudain me pénètre ?...  
Je vois passer mon heureux temps  
Qui lève son voile à mon être,  
Avant d'emporter mes vingt ans ;

Je vois passer mon heureux temps  
Dans les chrysanthèmes d'automne,  
Avant d'emporter mes vingt ans  
Vers la rive au flot monotone.

Dans les chrysanthèmes d'automne,  
Voici l'aube de mon destin...  
Vers la rive au flot monotone,  
Il me faut rêver, ce matin.

Voici l'aube de mon destin :  
L'air est moins rude et le ciel brille.  
Il me faut rêver ce matin  
Du dernier jour de jeune fille... .

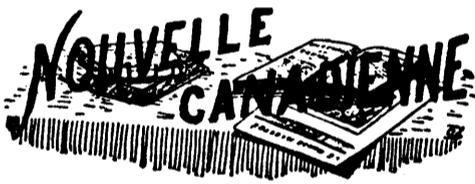
L'air est moins rude et le ciel brille  
En savourant les courts instants  
Du dernier jour de jeune fille,  
Mon cœur tressaille, je l'entends.

En savourant les courts instants,  
Chère Anne que l'amour m'envoie !  
Mon cœur tressaille, je l'entends  
Chanter ma tristesse et ma joie.

Chère Anne que l'amour m'envoie,  
Laisse, en notre chemin fleuri,  
Chanter ma tristesse et ma joie !...  
Mes yeux pleurent, ma lèvre rit... .

*Yvonne de B\*\*\**

Paris, 1893.



## UNE MALICE D'ÉTUDIANT



Il y a quelques années, par une de ces journées de juillet qui invitent au *farniente*, plusieurs étudiants, en train de s'amuser, étaient réunis dans l'étude d'un jeune avocat de Québec. Ils avaient, pour la circonstance, converti ce lieu en salle de récréation.

Sur une petite table trônait une boîte coquette, remplie d'un délicieux tabac oriental, autour de laquelle étaient symétriquement groupés de longues pipes en terre blanche. Une corbeille d'osier, pleine de belles oranges, était suspendue par des fils de fer. Des pommes, des pêches, des raisins bleus et des amandes, étaient placés dans différents plateaux de cristal. Près de la table, dans un panier, une douzaine de bouteilles de bière reposaient, silencieuses, en attendant la douce accolade que les étudiants ne manqueraient pas de leur donner.

Comme on le voit, les futurs disciples d'Esculape et de Thémis n'étaient pas disposés à se laisser mourir de soif ou de faim. Bref, chacun alluma une pipe et vint prendre place autour d'une table de jeu. Seul, un jeune homme à la figure rêveuse, qui, comme moi, avait la forte démangeaison d'écrire, rimait, dans un coin obscur de la salle, un acrostiche pour la dame de ses pensées.

Quelquefois les plaisanteries de ses compagnons venaient embrouiller ses idées poétiques. Les uns chantaient, les autres parlaient ; en un mot, la gaieté la plus franche régnait au milieu d'eux : on s'amusait comme de braves étudiants.

Tout à coup, le jeune poète, abandonnant son coin qui n'était pas du tout poétique (car la fumée du tabac l'étouffait), s'avança vers ses compagnons en se caressant le menton avec complaisance, et leur dit ces paroles :

— Mes amis, j'ai une idée, mais une idée, une idée qui vaut son pesant d'or, quoi !

— Allons, Joseph, quelle est donc cette idée ? dirent les autres.

— Voulez-vous vous amuser ?

— Oui, sans doute, sans doute !

— Eh bien ! veuillez m'accorder un moment d'attention, et vous allez voir que votre ami Joseph n'est pas un sot.

— C'est connu, c'est connu, parlez !

Alors Joseph, montant sur une chaise et prenant une pose mirabeaulienne, commença en ces termes :

— Messieurs, vous connaissez tous le vieux notaire qui demeure en face de ce bureau ; vous savez qu'il m'a congédié, hier, prétendant que je ne ferais jamais un homme de loi... .

— Honte ! honte à lui ! firent les auditeurs indignés.

— Eh bien, messieurs, l'heure de la rétribution est arrivée : et si vous voulez me prêter votre précieux concours, nous ferons passer, demain, à ce vieux rustre un bien mauvais quart d'heure.

— C'est ça, bravo ! crièrent ses confrères.

Joseph, encouragé par les applaudissements frénétiques de ses amis, les remercia du geste et continua ainsi :

— Messieurs, je connais dans notre bonne ville de Québec, dix-huit bossus appartenant tous à la nationalité canadienne-française !

— Honneur à notre race ! hurlèrent les étudiants.

— Et demain, à dix heures, je veux que tous ces bossus soient rassemblés dans le bureau du notaire.

— Par quel moyen ? demanda un étudiant.

— Voilà, écoutez-moi bien. Prenez chacun une plume, une feuille de papier à lettre et écrivez ce que je vais vous dicter.

— C'est fait, dirent unanimement les complices.

Joseph, fier de l'attention qu'on lui portait, dicta d'une voix puissante la lettre suivante :

« Québec, 10 juillet 186... »

« Monsieur,

« Veuillez donc avoir la complaisance de passer à mon bureau, à dix heures précises, demain matin, pour affaire très importante. Il s'agit d'une succession en votre faveur.

« J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

« X... ., notaire »

« P.S.—Ne parlez de ce billet à personne.—X. »

— Maintenant, nous allons envoyer à chaque bossu une de ces lettres.

— Bravo ! vive Joseph ! répétèrent en chœur les étudiants.

L'orateur remercia encore une fois ses auditeurs, descendit de sa tribune improvisée, prit à son tour une plume et adressa les lettres qu'il alla ensuite déposer à la poste. Après s'être assuré qu'elles seraient distribuées le jour même, il retourna chez l'avocat où l'attendaient encore les autres bons lurons.

Il fut accueilli avec enthousiasme ; on but à sa santé et à celle du vieux notaire... .

Puis lorsqu'arriva l'heure de la séparation, Joseph leur dit :

— Mes amis, il me reste encore deux copies à faire chez mon ancien patron ; je m'y rendrai demain matin vers neuf heures, et je pourrai juger de l'effet de notre projet. De votre côté, en vous cachant derrière les rideaux de cette fenêtre, vous pourrez voir tout ce qui se passera au dehors.

— Très bien ! très bien ! nous y serons !

Ils se séparèrent, enchantés de leur journée, en se donnant rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain, à neuf heures, Joseph était rendu chez son ancien patron.

Le bonhomme, selon son habitude, le reçut froidement. Joseph n'en fut pas du tout formalisé ; prenant sans cérémonie une chaise, il l'approcha du bureau et commença sa besogne.

Laissons Joseph et le notaire travailler chacun de leur côté, et pénétrons dans l'étude du jeune

avocat, où sont réunis depuis longtemps les étudiants.

Tous attendent, silencieusement, et avec une vive anxiété, que l'aiguille de l'horloge marque dix heures.

Enfin l'heure tant désirée arrive ; les regards se dirigent vers la fenêtre. Trois minutes s'écoulent, cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure : personne ! Le moment est solennel, les minutes leur paraissent des heures. Le désappointement commence à se peindre sur les figures ; ils se regardent sans mot dire.

— Mes amis, hasarde un étudiant, je crois que ce diable de Joseph s'est moqué de nous.

— Non, non, c'est impossible, répètent ses confrères.

— Pourtant, je l'en crois capable, reprend-il. Vous vous rappelez que l'an dernier il nous a joué un tour pendable.

— Chut ! chut ! voilà ! interrompit les autres.

En effet, un gros gaillard, propriétaire d'une bosse énorme qu'il avait apportée, comme les chameaux, en venant au monde, arrivait à la porte du vieux notaire.

Il essaya, du revers de sa manche, son front ruisselant, examina attentivement la maison où l'attendait la fortune, puis, l'examen terminé, il saisit fièvreusement le lourd marteau de la porte qu'il laissa retomber plusieurs fois sur son clou de fer. Au même instant, le concierge vint ouvrir, et notre individu fut introduit dans le bureau du tabellion.

— Que me voulez-vous ? fit celui-ci, d'une voix cassée.

— M'sieu, y serait-il possible que je vous parlais à vous tout seul, en secret ?

— Je suis très occupé dans le moment, répondit le notaire ; allez vous asseoir dans l'autre chambre, où j'irai vous rejoindre dans dix minutes.

Le notaire reprit sa plume et continua à écrire. Pan ! pan ! pan !

— Entrez, dit-il, impatienté.

La porte s'ouvrit, et trois bossus, tout essouffés firent irruption dans le bureau.

— Allons ! que me voulez-vous ?... .

— Nous voulons... nous voulons... ben ! nous voulons rien... .

— Comment dites-vous, vous ne voulez rien ?

— Ben, c'est-à-dire, m'sieu le notaire, dit le plus petit des trois bossus, en clignant de l'œil, c'est-à-dire que c'est vous qui nous voulez queuqu'chose, je présume.

— Comment ça ? dit le notaire en se levant.

— Ben, oui, m'sieu le notaire, c'est à l'égard du billet, vous savez ben, du billet d'hier.

— Mais que me chantez-vous donc ? D'ailleurs, reprit-il vivement, allez vous asseoir dans l'autre chambre, et nous verrons à cela tout à l'heure.

Les trois futurs héritiers, sans ajouter un mot, entrèrent dans la pièce désignée. Mais quelle ne fut pas leur surprise de rencontrer là un gros bossu qui soufflait comme un phoque ! Celui-ci, de son côté, en entendant ouvrir la porte, crut que c'était le notaire qui venait traiter avec lui ; il se leva comme mû par un ressort, redressa le nœud de sa cravate d'indienne, se moucha fit deux pas en avant, mais se rassit aussitôt, désappointé, en voyant entrer, au lieu du notaire, trois autres de ses semblables !!!

Le notaire se plaça derechef à son bureau, bien résolu à ne se laisser importuner par personne. Il déchira énergiquement deux feuilles de papier ornées de renvois, en prit une autre et écrivit le texte traditionnel : *Par devant le notaire public*. Mais à peine avait-il écrit ces cinq mots, qu'il entendit trois petits coups secs frappés à la porte. Il ne bougea point, et feignant de ne pas entendre, il continua : *Résidant en la cité de Québec, soussignés, furent présents :—Pan ! pan ! pan !*

— Allons ! mille diables ! grommela-t-il, en jetant sa plume sur le bureau, que me veut-on encore ? Je ne pourrai jamais finir ce contrat de mariage !

Les trois petits coups secs se firent de nouveau entendre. Il se leva à la hâte, alla lui-même ouvrir, et se trouva en face de quoi ? d'un autre bossu... .

Celui-ci, par exemple, cher lecteur, mérite une attention toute particulière. Il avait une mise